

LE MONDE DU TRAVAIL DANS LES RECITS DE FILIATION OUVRIERE

CORINNE GRENOUILLET

Université de Strasbourg, Faculté des lettres

Centre d'Etudes et de Recherche : Idées, Esthétique, Littérature (CERIEL)

corinne.grenouillet@unistra.fr

Résumé : Les récits de filiation sont des « récits de l'autre » et en même temps un « détour nécessaire pour parvenir à soi » (Dominique Viart). Répugnant aux modèles énonciatifs, autobiographiques ou romanesques traditionnels, les récits de filiation *ouvrière* étudiés ici refusent, eux aussi, la linéarité chronologique, posent la question d'une langue et de formes qui leur soient propres et s'inscrivent dans un espace « littéraire », avec des réussites diverses. Ils présentent d'autres points communs, liés à leur objet : la trajectoire professionnelle du père/de la mère. Placés sous le signe de la perte, parfois celle de la mort du père ou du parent, ils s'érigent comme des tombeaux, saluant la mémoire d'un monde englouti : la mine, l'industrie, la mécanique. Comment les fils ou les filles d'ouvriers devenus intellectuels ou écrivains mettent-ils en mots le travail du père ou de la mère ? Comment ces textes manifestent-ils le deuil d'une filiation laborieuse ? Nous verrons comment par l'hommage qu'ils rendent au travail industriel, ces récits participent à une forme de « patrimonialisation » de celui-ci et réhabilitent, sur le mode du témoignage indirect, l'honneur du travail ouvrier.

Mots-clés : récit de filiation ouvrière - littérature française contemporaine – travail - Martine Sonnet

Abstract: The author gives a comprehensive survey of working class literature in French contemporary literature. This paper emphasizes narrative filiation in contemporary working class novels.

Keywords: working-class – contemporary French literature – work – Martine Sonnet

À Lyon, depuis 2005, un graveur s'emploie à inscrire dans la pierre le nom des 10600 soldats lyonnais morts pendant la Grande guerre ; il devrait terminer en 2015 cette tâche commanditée par la ville au nom du « devoir de mémoire ». À leur manière, des écrivains d'aujourd'hui entendent inscrire dans leurs œuvres, sinon graver dans le marbre, le nom de leur père ouvrier, de leur mère ouvrière, de ces gens obscurs qui ont voué leur vie au travail.

Durant ces quinze dernières années, de nombreux récits de filiation¹ « ouvrière » – ou plus largement « laborieuse » – ont été publiés ; ils ne sont pas tous le fait d'écrivains aussi reconnus que François Bon (*Mécanique*, 2001) ou Annie Ernaux (*La Place*, 1984 ou *Une femme*, 1988). Auteur en 2003 des *Derniers jours de la classe ouvrière*, Aurélie Filipetti mène désormais une carrière politique² ; Martine Sonnet, qui publie *Atelier 62* en 2008, fait profession d'historienne. Franck Magloire, auteur d'*Ouvrière : récit* (2002), n'a pas encore produit une œuvre d'envergure³. Quant à Martine Storti, ex-journaliste à *Libération*, et auteur de *L'Arrivée de mon père en France* (2008)⁴, elle est aujourd'hui inspectrice générale de l'Éducation nationale.

Signe que « la littérature s'est redonné des objets extérieurs à elle-même » (Viart, 2009: 95), les récits de filiation se caractérisent par « une enquête sur l'ascendance du sujet » (*idem*: 96), qui constitue un « détour nécessaire pour parvenir à soi » (Viart & Vercier, 2005: 85). Répugnant aux modèles énonciatifs, autobiographiques ou romanesques traditionnels, ils refusent la linéarité chronologique et inventent des formes propres. Ils seraient un « phénomène d'époque » (*idem*: 97), de celle allant de la fin des Trente glorieuses à nos jours, et leur origine résiderait dans « le défaut de transmission dont les écrivains présents, ou leurs narrateurs, s'éprouvent comme les victimes » (*ibidem*).

¹ Cette expression, forgée par Dominique Viart en 1996, est explicitée dans Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature française au présent*, Bordas, 2005, p.76ss

² Après un deuxième roman : *Un homme dans la poche* (Stock, 2006).

³ Bien que se consacrant à l'écriture et auteur d'un roman *En contrebass* (2007).

⁴ Après deux essais et un roman, *32 jours de mai* (2006).

Le récit de filiation ouvrière a pourtant une histoire, qui remonte à l'entrée dans l'écriture d'individus issus de milieu populaire, dans les années 1890⁵. Les écrivains prolétariens des années 1930 se sont, eux aussi, tournés vers le récit de la vie de leurs ascendants, tel Constant Malva avec *Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand* ou Henry Poulaille, qui a romancé l'histoire de ses parents dans *Le Pain quotidien* ou *Les Damnés de la terre*. Louis Guilloux choisit une forme romanesque pour raconter dans *La Maison du peuple*, l'histoire de son père, cordonnier à Saint-Brieuc et fondateur de la première section socialiste, vu par un enfant d'une douzaine d'années.

Aujourd'hui, plusieurs auteurs ouvriers, se situant loin du monde intellectuel et culturel ont éprouvé à leur tour la nécessité d'évoquer leurs parents : Robert Piccamiglio publie deux livres, successivement consacrés à son père venu en France travailler à l'âge de onze ans (*Bergame*, 2003), puis à sa mère (*Tous les orchestres*, 2005) ou Jean-Pierre Levaray, ouvrier-écrivain de la région de Rouen, qui publie *Du parti des myosotis* consacré à son « taiseux » de père, agent de la SNCF (2007).

La fierté ouvrière périclité devant les coups redoublés du discrédit jeté sur le concept de « classe sociale » ; elle fait aujourd'hui les frais de l'insuffisance de la représentation médiatique du groupe ouvrier, de son morcellement, et de l'invisibilité qui en résulte. À l'inverse, de nombreux sociologues font « retour » sur la condition ouvrière⁶. Dans leur sillage (ou à leurs côtés) des fils d'ouvriers redonnent visibilité et peut-être noblesse et dignité à leurs parents et à leur travail.

Placés sous le signe de la perte, celle du père en général, leurs récits s'érigent en tombeaux, saluant la mémoire d'un monde englouti : la mine, l'industrie, la mécanique. Comment les fils ou les filles d'ouvriers, devenus intellectuels ou écrivains, mettent-ils en mots le travail du père ou de la mère ? Que retiennent-ils des expériences parentales ? Le recours à certains dispositifs énonciatifs innovants, à des stratégies

⁵ Ces années correspondent à l'arrivée à maturité d'une génération scolarisée sous Jules Ferry. Nelly Wolf parle de « Troisième République littéraire » dans *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline*, PUF, 1990.

⁶ Michel Pialoux et Stéphane Beaud, *Retour sur la condition ouvrière, enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Fayard, 1999.

d'écriture de type journalistique (structure de l'enquête), à des insertions de documents (photographies, archives historiques), permet une évocation médiatisée et forcément « littérisée » du travail.

1. La place du travail / la condition ouvrière dans les récits de filiation laborieuse

Du fait même que l'enfant n'a pas eu une connaissance très précise du travail de son parent, que devenu adulte et écrivain, il n'a pas toujours choisi de mener une enquête approfondie sur la question, en raison d'autre part de choix thématiques autres, le travail est rarement le thème exclusif des récits de filiation ouvrière. Il est souvent un élément parmi d'autres dans une vie, une condition, une identité à définir.

Père absent

Les récits de filiation du XX^e siècle déclinent avec d'infinies variations le thème de l'absence des pères, souvent définitives car morts aux champs d'honneur⁷. Dans les récits d'auteurs nés entre 1950 et 1975, les pères ont parfois du combattre, en Algérie (où Angelo Filippetti sert 32 mois), mais ils sont revenus ; ils n'en sont pas moins décrits comme absents, peu investis dans l'éducation de leurs enfants, en raison d'un métier auquel ils consacrent la majeure partie de leur temps, mais aussi en raison d'une répartition sexuée des tâches, traditionnelle au sein des couples ouvriers de ces années.

Dans mon souvenir, j'ai surtout l'image de quelqu'un d'absent, toujours pris par son travail – ou pour un jardin, ou par un meuble à fabriquer sur l'établi qu'il s'est aménagé dans un coin de la cave. Je m'aperçois aussi que la plupart des personnes qui m'entourent évoquent l'absence de leur père dans ces moments-là. (Levaray, 2007: 42).

Le père de François Bon est un « artisan garde à vous » comme son propre père l'était (Bon, 2001: 56) toujours près à dépanner des clients, même le dimanche – seule journée dont il dispose pourtant, « fier de travailler du matin six heures au soir 7 heures, 6 jours sur 7 » (*idem*: 43).

⁷ Les pères de Camus, de Claude Simon ou de Barthes furent tués durant la Première guerre mondiale.

Cette absence donne lieu à un fantasme enfantin de toute puissance paternelle chez Aurélie Filippetti, les enfants de mineurs sachant leurs pères « sous leurs pieds », dans l'« horizon magique » de la mine (Filippetti, 2003: 53).

Les mères, à l'inverse, quand elles sont évoquées, sont souvent décrites à la maison, cousant des vêtements (*Atelier 62*), harassée de tâches domestiques, lessives dans la rivière ou entretien du parquet, grossesses multiples, soins apportés aux enfants malades⁸ ; l'activité professionnelle hors du foyer est rarement l'objet d'une investigation approfondie, *Ouvrière* revêtant à cet égard un caractère exceptionnel. On peut s'en étonner au regard des nombreux témoignages qui, ces dernières années, mettent en évidence la condition ouvrière féminine et les drames liés aux licenciements, dans le textile par exemple : *Les Mains bleues, 501 blues* (2001), *Daewoo* (François Bon, 2004), *Ouvrières chez Bidermann, une histoire des vies* (Mazé Torquato Chotil, 2010). Dans son livre consacré au couple formé par ses parents, Denise Avenas consacre toutefois quelques pages à l'activité professionnelle de sa mère qui se fait embaucher dans une tannerie au grand dam de son mari « piqué dans son orgueil, sa virilité » (Avenas, 2003: 234), est « transformée » par le travail hors du foyer et bientôt pleinement engagée dans la lutte syndicale contre la fermeture de la tannerie. Quant à Martine Sonnet, elle évoque elle aussi, mais rapidement, les ménages réalisés sa mère à la poste ou chez le dentiste.

Travail invisible

Ces textes posent la question de la délimitation du travail lui-même. Où commence-t-il ? Où finit-il ? Que représentait-il pour l'enfant ?

Dans quelques cas, l'auteur évoque le souvenir de passages dans l'usine du père : Denise Avenas va chercher son père dans l'usine de fabrication de gélatine photographique où il est contremaître ; François Bon évoque la contiguïté entre le garage, lieu du travail du père et du grand-père et les lieux domestiques : entre l'un et l'autre une porosité s'installe. Martine Storti avait le privilège, contrairement aux

⁸ Voir la description du « domaine de Léa », chez Denise Avenas, *Réconciliation, Mountarem, Montmélian, La Fontaine de Siloé*, 2003, p. 80 et suivantes.

« enfants d’ouvrier comme elle » de rendre visite à son père sur son lieu de travail (Storti, 2008: 94).

Plus souvent, le travail, coupé du secteur domestique, n’est pas visible par l’enfant ; il est un domaine inconnu, voire mystérieux, mais aux répercussions essentiels sur la vie quotidienne : « Nous vivions au rythme des chemins de fer » écrit Levaray (Levaray, 2007: 43-45). Le travail du père affecte de sa temporalité, annuelle, la vie de la famille⁹, implique les enfants, autorise certains loisirs : voyage gratuit en train chez Levaray, organisation d’excursions en car par le comité d’établissement de Renault chez Sonnet, participation annuelle au Salon de l’automobile chez Bon.

Ces souvenirs d’enfance, à la fois singuliers et partagés, sont tributaires de l’appartenance du parent à une entreprise ou un corps de métier ; ils relèvent plutôt de la peinture d’une « condition » ouvrière que du travail proprement dit.

Enquête et investigation

Parmi les options qui s’offrent à l’écrivain pour dire un travail inconnu et pénétrer sur des lieux interdits, l’une consiste à faire appel à ses souvenirs propres en refusant le recours à une quelconque documentation, l’autre à mener l’enquête. Adoptant la première posture, Levaray écrit un « semblant de biographie (...) sans documentation, (...) juste avec mes souvenirs » (Levaray, 2007: 60) ; ce choix ne permet pas au lecteur d’entrer dans le « quotidien du travail¹⁰ » de Marceau « à la manœuvre » (*idem*: 45) : « C’est ce que j’ai pu comprendre de son travail. Il n’en causait jamais » (*idem*: 45) ; à l’inverse de cette approximation, l’enquête fouillée de Sonnet vise à « réédifier l’atelier¹¹ » et y parvient largement.

De même, l’enquête peut prendre plusieurs formes, recours à des documents d’archives familiaux, privés ou semi-publics, interview du parent mené par le fils/la

⁹ Les Sonnet vivent à Clamart onze mois sur douze et regagne la « *petite maison au bord de la route* » à Céaucé en Normandie pendant le mois de vacances de la Régie.

¹⁰ Selon l’expression de Martine Sonnet dans *La Faute à Rousseau*.

¹¹ « Entretien avec Martine Sonnet par Marie Marcon, Librairie Lune et l’Autre », *Initiales, Dossier 25 : Écrire le travail*, n° 25, 2011, p. 19.

filles. Cette dernière option n'est évidemment possible que dans le cas où celui-là est encore vivant : Étienne Davodeau se met en scène interrogeant ses parents, militants CFDT, dans *Les Mauvaises gens*, récit en bande dessinée (2005) ; Franck Magloire interviewant sa mère, Nicole, dans *Ouvrière*. Dans *Mécanique*, François Bon se souvient du dernier entretien avec son père : il avait noté sa réaction devant une photo dont la description va servir de fil conducteur au récit.

Quand le parent n'a pas eu l'occasion de témoigner, le fils/la fille se montre contraint d'imaginer, reste confronté(e) à une question : « comment est-ce que tu as pu rester dans cette putain d'usine » (Storti, 2008: 152). Martine Storti explicite les éléments de doute, d'incertitude, subsistant dans sa reconstitution du parcours paternel : « Pas plus que sur son arrivée en France, je n'ai questionné mon père sur cette année qui précède la guerre » ; ces années « me restent à jamais floues et énigmatiques » (*idem*: 93) ; « J'écris cela et après tout je n'en sais rien » (*idem*: 150). Mais même quand le parent a témoigné, la transmission n'est pas toujours aisée.

2. Les obstacles à la transmission

Silence

Dominique Viart a mis en rapport les récits de filiation avec la disparition de la mémoire qui caractérise notre temps, thèse développée par Pierre Nora à l'orée de ses *Lieux de mémoires*. De cette rupture mémorielle, les pères « démis de leurs idéaux, de leurs modes d'être et de travail, dont les *habitus* et les références se sont périmés – lorsqu'ils n'ont pas été démentis » (Viart, 2009: 94) sont les acteurs principaux. De là, cette « galerie de pères taiseux » dans laquelle se trouvent de nombreux pères ouvriers. Un exemple, le père de Levaray qui « s'enferme de plus en plus dans sa tête et dans son mutisme » (Levaray, 2007: 53), puis se comporte « Comme un autiste » (*idem*: 56)¹².

¹² On pourrait également citer le père de François Bon ou celui de Martine Sonnet : « Le père non plus n'en rajoute jamais, homme trop pudique pour dire la chaleur, la sueur, le bruit et l'abrutissement qui va avec » (Sonnet, 2008: 35) ; « De ce qu'il a fait vraiment dans la journée, à l'usine, on ne sait rien. Pas de récit quand il rentre. L'habitude du

Les difficultés et les incertitudes de la transmission sont peut-être à l'origine de la sophistication des dispositifs énonciatifs observables dans ces livres. Il apparaît aussi difficile de dire *je* que de se réclamer d'une filiation en disant *mon père* ou *ma mère*.

Fils/fille de

Aurélié Filippetti dissimule son récit de filiation sous une énonciation et un paratexte romanesques. *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, sous-titré *roman*, et dédié « à mon père », a pour autant été unanimement lu comme autobiographique. Les précisions référentielles et les documents cités (tel l'arrêté préfectoral suspendant de ses fonctions, en 1968, l'adjoint au maire d'Audun le Tiche en raison d'un soutien à un ouvrier assigné à résidence) permettent, en l'absence de tout pacte autobiographique, de reconnaître Angel Filippetti transparent sous l'initiale Angel F. Toutes les indications biographiques correspondent à l'histoire de ce militant communiste, mineur, délégué syndical et maire de sa commune de 1983 à 1992, date de sa mort à l'âge de 54 ans.

Martine Storti désigne son père non par leur lien de parenté mais par son prénom, Matteo. Elle parle d'elle-même à la troisième personne comme Aurélié Filippetti qu'on devine sous les traits d'une « fillette en manteau vert » s'emparant du micro de son père lors d'un meeting public. Martine Sonnet utilise systématiquement un syntagme comportant un article défini ; Amand Sonnet devient *le père* et souvent *le forgeron*. François Bon semble répugner à nommer celui qui ne peut être qu'un *il*, pronom qui sert à désigner l'absent dans la grammaire arabe : son père vient à peine de décéder lorsqu'il entreprend *Mécanique* qui est un livre de deuil. *Il* est celui qui occupe tout l'espace de pensée de l'écrivain, l'absent dont il n'est même pas indispensable de préciser qu'on parle de lui ; c'est l'*ille* latin (*cet homme illustre*). Enfin Magloire semble vouloir écrire l'autobiographie de sa mère¹³ lorsqu'il lui cède la place de narratrice de son récit.

silence le soir s'est prise quand il a commencé à travailler là, vivant à l'hôtel "Au baromètre" à Clamart » (Sonnet, 2008: 100). Ce père, selon Viart « incarne les dernières années d'une industrie triomphante destinée à péricliter » (Sonnet, 2008: 100). Ce silence est donc « partagé » par d'autres ouvriers.

¹³ Pour pasticher le titre du livre de Pierre Pachet, *Autobiographie de mon père*.

Ces détours montrent que dire *Je* ou *Mon père* ne va pas de soi. Pudeur et volonté de généraliser se mêlent pour faire du livre autre chose qu'un témoignage restreint autour d'une figure singulière. Le père devient un type, *le mineur militant communiste, l'artisan garde à vous, le forgeron d'une usine automobile*. Et chaque lecteur est peut-être mieux convié ainsi à y reconnaître l'un des siens.

Le deuil

La plupart des auteurs ont fait ou font, concomitamment à l'écriture, l'expérience du deuil. Par nature, le deuil oblige à constater l'absence irrémédiable de celui (ou celle) qui ne pourra plus jamais répondre aux interrogations du vivant. Le deuil s'exprime sous la forme d'un « lamento », chez François Bon qui s'attelle à l'écriture de *Mécanique* « trois semaines plus tard, trois semaines après l'urne rouge, et la main dans ses cheveux gris à l'hôpital » (Bon, 2001: 60) ; la parole du père est désormais définitivement manquante, comme l'indiquent ces trois extraits :

Lui [le père] aurait pu nous le dire et ne nous le dira pas. Il n'y aura plus ces détails qu'on glisse comme n'ayant pas d'importance à la fin du coup de fil du dimanche matin : La Dauphine, tu sais, à Saint-Michel (Bon, 2001: 13).

il n'est plus là pour me confirmer (*idem*: 78).

même le désaccord est fini (*idem*: 106).

L'écrivain venait juste de commencer à interroger son père en le faisant réagir à des photos lorsqu'il est décédé. Frappée au sceau de cette coïncidence, l'écriture du livre intervient clairement dans un travail de deuil. Elle l'est aussi chez Levaray qui choisit une structure similaire (quoique simplifiée) : le tressage des souvenirs liés au père et la narration de ses derniers moments à l'hôpital, et de ses obsèques. Chez Filippetti, l'image du gisant sur son lit d'hôpital est également structurante, son roman organisant un parallèle significatif entre l'agonie et la mort du père, la disparition des mines et de la sidérurgie en Lorraine, la fin de l'URSS et de l'idéologie communiste, et

la fin de la classe ouvrière : ce quadruple effondrement donne son sens à un titre qui fait écho à l'anéantissement de Pompéi dans le roman d'Edward Butter-Lytton¹⁴.

Que ces écrivains aient fait l'expérience de la perte du père est banale, qu'il constitue la mort en centre de gravité, voire en principe compositionnel, de leur livre est plus singulière et pose la question de la transmission.

De la rupture à la « réconciliation »

La plupart de ces récits laissent entrevoir une rupture entre les enfants et les parents, rupture que l'écriture parvient à dépasser quand elle n'est pas l'instrument d'une *réconciliation* comme l'indique le titre du livre de Denise Avenas.

Si Levaray évoque ses rencontres avec son père sur son lieu de travail (« en passant devant mon atelier, il actionne le klaxon de la traction » – Levaray, 2007: 47), la majorité de nos auteurs laissent entendre qu'ils se sont coupés du monde parental, passée la période d'admiration enfantine devant la supposée toute puissance paternelle. L'ascension sociale, rendue possible par les études supérieures, a creusé l'écart entre parents ouvriers et enfants exerçant des professions intellectuelles.

Filippetti décrit sa « hâte » adolescente à quitter « ce pays oublié des dieux » (Filippetti, 2003: 62), oublier « et l'usine et la mine » dans la ville voisine, Metz (*idem*: 63), puis dans la capitale où elle intègre l'ENS. À l'image d'Annie Ernaux, elle met en scène la névrose de classe induite par la séparation culturelle (Gauléjac, 1987), sa souffrance à ne pas pouvoir partager avec les siens sa passion pour la philosophie, bientôt le « regret de ne plus voir les [siens] avec [ses] yeux d'avant » (*idem*: 142). Sonnet thématise l'isolement de la petite fille précoce qu'elle fut au sein de la fratrie, évoque ses études, sa soutenance de thèse, la rencontre d'un mari issu de la bourgeoisie intellectuelle ; la scène inaugurale – le père lâche la main de la fillette et la perd dans le métro – acquiert une valeur symbolique, même si la main lâchée est bientôt retrouvée.

¹⁴ Edward Bulwer-Lytton, *Les Derniers jours de Pompéi*, 1834. Voir l'article de Roselyne Waller, « 'La mine comme horizon magique' : *Les Derniers Jours de la classe ouvrière* (Aurélie Filippetti) » dans *Les Formes du politique*, sous la direction de Corinne Grenouillet et Éléonore Reverzy, Presses Universitaires de Strasbourg, 2010, p. 89.

Mécanique dit à mots couverts une profonde rupture ; François Bon n'a pas vu ses parents pendant plusieurs années et n'a pas obtenu le diplôme d'ingénieur, qui devait consacrer l'accomplissement d'une voie professionnelle engagée sur le modèle paternel¹⁵. Pourtant, les deux hommes « reprennent » lorsque le fils intègre « *une grande usine de mécanique, la même justement qui soudait à Rennes les voitures qu'il vendait* » (Bon, 2001: 102). Le livre est là pour affirmer le succès, éclatant, de la transmission... depuis le style adopté, qui renvoie à cette « langue des choses » (*idem*: 46) et « l'abandon trop souvent des verbes » (*idem*: 49) dans la prose paternelle – jusqu'à la composition, la « mécanique » sophistiquée d'un livre inspiré par les principes de la « géométrie descriptive ». Le père justement, excellait dans ce dernier domaine (*idem*: 49).

L'écriture de nos livres correspond ainsi à l'affirmation qu'une transmission s'est effectuée, même si souvent à contretemps et en général sur un autre mode que l'adoption d'un travail dit manuel. Storti s'inscrit dans la filiation, négative, de ceux qui, trop crédules se sont fait avoir¹⁶. Filippetti poursuit la carrière militante de son père par une écriture politique. C'est un savoir-être et non un savoir-faire professionnel qui est transmis.

3. Rendre visible le travail « impalpable »

Comment rendre visible le travail parental, ce *deus absconditus* qui est partout et nulle part quand on est fille de mineur ? Trois voies sont suivies.

1. C'est d'abord l'évocation du corps du père au retour d'un travail, de ce père « fringant, comme revenu de voyage » (Filippetti, 2003: 46), de l'homme fort, ce travailleur « de feux » présentant la « douceur de joues neuves » après le rasage (Sonnet, 2008: 37). Mais ce corps magnifique est aussi un corps meurtri et usé par le

¹⁵ Tous deux fréquentent le lycée Chevroliier à Angers (Bon, 2001: 60s). Pour la rupture, voir (Bon, 2001: 50 et 86).

¹⁶ Un passage en italique met en parallèle avec l'avanie subie par le père, sa crédulité de jeune militante et journaliste à *Libération*, journal que certains confisqueront bientôt à leurs seuls fins personnelles, utiliseront bientôt comme le tremplin d'une carrière brillante et confisqueront (Storti, 2008: 59).

travail : « La mine c'était ça : ses pieds rougis de mercurochrome, ses grosses mains calleuses et ses jambes imberbes » (Filipetti, 2003: 46). D'autres atteintes, beaucoup plus graves, n'apparaissent pas immédiatement, surdité chez le forgeron, sidérose chez le mineur (« C'est seulement après, quarante-cinq ans, qu'il commencerait à cracher, comme les autres, les vieux mineurs au visage épais (...) » *idem*: 46). C'est un corps fatigué, dont l'épuisement est reconstruit par la force de l'imagination et de l'empathie rétrospective : parce qu'elle a soixante ans quand elle « écri[t] ces lignes », Storti dit « mesure[r] chaque année davantage ce que devaient représenter pour lui onze heures par jour de travail onze heures par jour devant la machine, surtout quand le corps commence à foutre le camp, surtout quand plus de quarante ans de vie d'usine derrière soi ». Après 1968, le père travaillera à un rythme moindre (« cinq jours par semaine »), mais il devra le faire jusqu'à ses soixante-cinq ans (Storti, 2008: 147-148). L'auteur indique qu'enfant, elle avait déjà compris la « souffrance du travail à l'usine » (*idem*: 151).

2. Deuxième voie, originale, suivie par Franck Magloire : la narration et la description par sa mère d'une journée chez Moulinex. *Ouvrière* est un des rares récits à nous faire pénétrer sur le lieu de travail du parent par le biais du témoignage oral et tenter d'en restituer l'exacte nature. Le lecteur accompagne la narratrice sur son poste, un « îlot » dévolu à la soudure. Magloire décrit avec minutie, l'opération, répétée 250 fois en une heure, consistant à souder des charnières sur des portes de micro-ondes : quatre pages sont ainsi consacrées au geste technique, description relativement rare dans la littérature « ouvrière ». Chez Filipetti, trois paragraphes descriptifs suffisent à restituer le travail de « foreur » (Filipetti, 2003: 45) ; il faut dire que le métier fait partie de ces « histoires cent fois racontées » depuis Zola (*idem*: 62) et que son projet ne réside pas dans l'évocation exclusive de l'activité professionnelle du père.

3. La troisième option, exemplairement choisie par Martine Sonnet¹⁷ et identifiable chez d'autres, est le recours massif à la documentation, en particulier à la presse

¹⁷ Et dans une moindre mesure par Filipetti qui cite un arrêté préfectoral prouvant le courage politique du père en 1968 et la persécution dont il fut victime.

syndicale, qui permet une vision du quotidien du travail vu de l'intérieur. Pourquoi une telle utilisation de documents ?

1. L'archive comble certainement la « pièce manquante » laissée par le silence du père : « faute de récits directs, c'est autour qu'il faut enquêter¹⁸ » ; elle peut aussi compléter le témoignage oral (dans *Ouvrière* par exemple).

2. Les gens « modestes » n'ont pas laissé beaucoup de traces, hormis des objets fabriqués par le défunt et qui lui survivent¹⁹ : les auteurs comblent ce vide en surexposant les documents privés (photographies, notes personnelles, bulletins de paye), publics ou officiels (nécrologies parues dans le journal, arrêtés officiels, articles du code du travail).

3. Ces pièces d'archives constituent une preuve dans la quête d'une vérité, surtout quand celle-ci est l'objet d'une dénegation de la part des employeurs. « Les bulletins de paye confirment le souvenir » écrit Storti (Storti, 2008: 150) : le père a été trois mois malade et « pas un fifrelin du côté de son frère ». *L'Écho des métallos Renault* « multipliait les témoignages des types qui n'en pouvaient plus » écrit Sonnet (Sonnet, 2008: 57) qui recopie une liste, sidérante, des maux provoqués par le travail dans les forges.

Les documents apparaissent comme l'expression d'une quête visant à cerner l'essence même du travail parental.

4. Pourquoi écrire ?

Écrire peut servir à pallier l'absence et lutter contre le deuil : « C'était (...) l'occasion d'être en sa compagnie ou, plutôt qu'il soit encore à mes côtés » (Levaray, 2007: 60).

L'assignation à écrire

La perte du père, l'accession de l'auteur à la maturité (50-60 ans), se conjuguent avec une assignation à écrire, fréquemment thématifiée.

¹⁸ Dominique Viart, « Le silence des pères... », article cité, p. 108.

¹⁹ À la maison, le travail du père laisse des traces dans les objets ou les meubles qu'il a fabriqués et qui lui survivront : objets forgés chez Sonnet, meubles chez Levaray.

Chez Bon, la photo qui a fait l'objet de son ultime conversation avec son père et « sous-tend en filigrane tout le récit » a été une « image fondatrice » : « à cela on obéit, sans rien préméditer » affirme-t-il²⁰. Chez Sonnet, l'enclenchement de l'écriture coïncide avec le vingtième anniversaire de la mort du père, et la nécessité de conserver une trace :

Maintenant, une mauvaise copie du contrat d'embauche sous les yeux, je comprends qu'il est grand temps que je me mêle de cette histoire aux traces de papier rares et bientôt illisibles.

(Sonnet, 2008: 23)

Qu'une injonction intérieure suscite le désir d'écrire n'a rien d'original ; ce qui l'est, c'est que nos auteurs s'emploient à l'explicitier²¹.

L'écriture comme réparation d'une injustice

Quand le parent a été victime ou humilié dans son travail, l'écriture apparaît comme volonté de réparer l'injustice, par le fait même de la rendre publique.

Deux pères ont ainsi été emportés prématurément, pour avoir été exposés à l'amiante (Storti), pour avoir respiré les poussières de fer pendant quarante ans de « fond ».

Le père de Martine Storti, qui travailla longtemps sans être payé, ne fut seulement jamais remercié par son frère qui l'employait, mais surtout il fut l'objet d'un mépris insoutenable. L'auteur dit avoir ruminé pendant six ans la phrase cinglante prononcée par sa tante : « Ton père est un con, il n'a pas su se débrouiller²² », à laquelle le livre

²⁰ <http://www.tierslivre.net/livres/mecanique.html>. Voir aussi : « (...) j'ai toujours eu cette sensation d'une image fondatrice, et qu'on pouvait bosser tout un bouquin sur une seule sensation. Ou plutôt : si le bouquin tient, il doit exister, quelque part derrière, cette image » (François Bon, « Côtés cuisines », entretien accordée à *L'Infini* n° 19, été 1987, p. 58).

²¹ Cette explicitation n'est pas propre aux récits de filiation ouvrière, elle est identifiable dans de nombreux textes autobiographiques.

²² Cette phrase ouvre le livre, puis en constitue le leitmotiv.

constitue une réponse. En effet, le père est resté toute sa vie le salarié, très modeste, d'un frère devenant peu à peu un riche patron, clivage de « classes » rare au sein d'une même famille et dont le livre expose le déchirement.

La voix militante de Filippetti s'élève contre l'injustice faite aux ouvriers de Longwy présentés comme des racistes et des électeurs potentiels du FN. Le rappel des accidents tragiques qui ont endeuillé sa famille (accident de grue qui s'effondre sur le grand-père maternel, éboulis sous lequel périt un oncle dans la mine) est mis en parallèle avec la mort en déportation du grand-père paternel résistant : l'engagement politique, aussi bien que le travail, conduit à la mort. De celle-ci, les maîtres de forge De Wendel sont clairement tenus pour responsables²³. Travaillant au péril de leur vie, mineurs et sidérurgistes méritent mieux que le mépris et l'oubli. Ce texte « demande justice pour un père et, avec lui, pour tous les autres » selon la belle formule de Crystel Pinçonat²⁴.

Le rétablissement du père travailleur dans sa dignité passe par une voie autrefois tracée par un imaginaire politique : le travail devient la composante essentielle d'une *geste* héroïque.

Geste ouvrière et père héroïque

Les figures du métallo et du mineur, homme du feu et de la terre, ont été largement investies par l'imaginaire communiste²⁵. Le prestige autrefois attaché à ces métiers si

²³ C'est avec la « bénédiction » du patron que la Gestapo pénètre dans la mine et arrête 14 mineurs, dont trois frères Filippetti ; un seul reviendra des camps, le grand-père périra, torturé, à Bergen Belsen. Filippetti érige ce thème en leitmotiv de son livre.

²⁴ À propos du livre que Zahia Rahmani consacre à son père harki qui s'est suicidé, *Moze* (Sabine Wespieser Éditeur, 2003). Crystel Pinçonat, « Émigration et rupture de filiation. Le silence des pères », *Revue des Sciences Humaines* n° 301 : *Transmissions et filiations*, sous la direction de Crystel Pinçonat et Carine Trevisan, janvier-mars 2011, p. 151.

²⁵ Voir Marc Lazar, « Le mineur de fond : un exemple de l'identité du PCF », *Revue française de science politique*, 35^e année, n° 2, 1985. p. 190-205. En ligne sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1985_num_35_2_396183
Consulté le 22 novembre 2011 et « Damné de la terre et homme de marbre. L'ouvrier dans l'imaginaire du PCF du milieu des années trente à la fin des années cinquante » dans *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1990, vol. 45, n° 5, p. 1071-1096.

pénibles a nourri une mythologie bien connue, au premier rang de laquelle la force, la puissance et la noblesse ouvrières. Martine Sonnet rappelle l'aura qui entourait la corporation à laquelle appartenait son père, implicite dans l'expression : « la forge arrive » (Sonnet, 2008: 33). Mais cette « noblesse » est immédiatement mise en rapport avec la réalité du travail : « Des hommes qui incarnaient des restes de mythologie, on avait fait des bagnards » (*idem*: 42).

Le travail paternel est inscrit dans une geste militante chez Filippetti ; le père ouvrier, également communiste, évoque *l'homme nouveau* que le PCF appelait de ses vœux autrefois : entièrement dévoué à la cause, courageux, refusant de « monter » pour rester au contact avec les membres de sa classe, il partage avec les autres mineurs la solidarité, la fraternité et l'héroïsme de ceux qui risquaient quotidiennement de périr sous un éboulis.

Martine Storti met en avant l'orgueil, qui permet de comprendre l'exploitation dont le père fut victime. L'attitude de celui-ci reste à jamais mystérieuse : était-il une victime consentante, un lâche, ou au contraire un stoïcien qui s'est contenté de ce qu'il avait (Cf. Storti, 2008: 150-152) ? L'auteur imagine²⁶ son père refuser de demander une augmentation ; quant à l'épigraphe, empruntée à Balzac, elle conditionne d'emblée l'interprétation : « Il serait mort vingt fois avant de solliciter quoi que ce fût, même la reconnaissance des droits acquis²⁷ ».

Il s'agit donc de réhabiliter le parent travailleur. Sonnet le fait par le biais de la figure du marcheur, de l'homme en mouvement, qui va de l'avant entraînant toute sa famille dans un parcours inédit, l'exode rural ; elle en fait une *force qui va*. Quant la dénomination qu'elle choisit pour lui, *le forgeron*, très loin de celles, officielles, des fiches de paye, elle rappelle à la fois le lien avec l'élément feu de cet « homme réfractaire » et la haute qualification professionnelle d'Amand Sonnet, initialement établi à son compte comme charron-forgeron.

²⁶ « J'écris cela et après tout je n'en sais rien » (Storti, 2008: 150).

²⁷ Voir aussi Denise Avenas qui souligne la fierté de son père refusant de quémander ou d'emprunter. Conséquence de ce refus de tout compromis dont a hérité sa fille : il est « *tout juste parvenu s'élever de la franche misère à une misère décente* » (Avenas, 2003: 62).

Un tombeau ouvrier (la fin, la mort)

Posant un regard rétrospectif sur un monde disparu ou en voie de l'être, ces livres s'érigent comme des tombeaux. La conjonction entre la mort du père et la fin d'un univers professionnel est exprimée par la composition des livres : le métier de forgeron disparaît tandis que le secteur ferme à Billancourt. Les deux derniers chapitres d'*Atelier 62* établissent un parallèle entre le « 22 août 1986 » (date de la mort d'Amand Sonnet), la « fin des forges » et les « décombres et ruine finale²⁸ ». Même structure chez Filippetti dont le livre s'achève doublement sur l'image du gisant, le père mort dans son « costume sombre », puis sur deux phrases d'un sobre registre informatif : « La mine Montrouge d'Audun-le-Tiche a été fermée le 31 juillet 1997. Ce fut la dernière mine de fer exploitée en Lorraine ».

La dernière séquence d'*Ouvrière* fait le procès du « pillage en bonne et due forme » des biens du groupe industriel (Magloire, 2002: 155), décrit les actions menées par les salariés dans la ville de Caen et au siège de l'usine, cite la circulaire envoyée par le PDG à tous les salariés du groupe : « Le 21 novembre 2001, la société Moulinex aura cessé d'exister » (*idem*, 160), enfin décrit la fête de fermeture et l'invention d'un rituel de deuil²⁹ : « nous avons marché, armés de grandes bougies enflammées » (*idem*: 161). L'usine est anthropomorphisée sous la forme d'un « cadavre encore tiède » (*idem*: 161), tandis que le corps ouvrier se confond avec le lieu de travail : « nous étions ces bouts d'usine démantelés, épars (...) » (*idem*: 154)

Les lieux qui disparaissent

La « fragilité » des sites industriels dès lors qu'ils « entrent dans l'obsolescence ou sont frappés par l'arrêt de la production » et leur « impopularité » ont été soulignées par les historiens (Bergeron, 1992: 153).

²⁸ Titres respectifs des trois derniers chapitres.

²⁹ Pour une approche ethnologique de la question, voir Anne Monjaret, « Quand les lieux de travail ferment... », *Ethnologie française* n° 4, vol. 35, 2005, p. 581-592.

Les lieux de travail, de l'activité ouvrière, disparaissent, laissant les ouvriers ou leurs descendants sidérés devant cet anéantissement. La destruction de la « *forteresse ouvrière* » de Billancourt a constitué à cet égard un traumatisme majeur, dont témoignent des textes d'Aurélié Filippetti³⁰, de François Bon³¹ et le livre de Martine Sonnet. *Ouvrière* est écrit et publié avant la destruction des bâtiments de l'usine, mais leur désagrégation est visible dans les « fragments figés », les poteaux « effrité[s] » et les « locaux désormais réhabilités en cellules de reclassement » (Magloire, 2002: 162). C'est aussi un mode de vie, une culture ouvrière localisés dans des « cités » qui se sont effondrés : « Au cimetière, la vie des familles ouvrières rêvée par les urbanistes et les sociologues des années cinquante » s'exclame Martine Sonnet (Sonnet, 2008: 87)³².

Le traumatisme de la désindustrialisation concourt à la volonté de réhabiliter le travail ouvrier. Une littérature du tombeau émerge, et pas uniquement sous forme de récits de filiation : Bon dans *Temps machine*³³, Beinstingel dans *Retour aux mots sauvages*, s'emploient tout autant que Sonnet à dresser les listes des hommes morts sur leur lieu de travail, morts juste après la retraite, ou morts par suicide. Le devoir de mémoire se manifeste dans cette volonté de consigner dans un livre des noms d'ouvriers, sous forme de listes évoquant les monument aux morts et la célébration des disparus aux champs d'honneurs.

Le « devoir de mémoire » propre au monde ouvrier

Y a-t-il donc un « devoir de mémoire » propre au monde ouvrier qui expliquerait cette appétence pour le récit de filiation ? La nécessité de dire d'où l'on vient est peut-être plus forte chez les écrivains d'extraction ouvrière que chez les autres. Filippetti affiche ainsi « l'orgueil d'en avoir été », c'est-à-dire la fierté d'être l'héritière de ces mineurs héroïques (Filippetti, 2003: 62). La conscience sociologique de ces

³⁰ Aurélié Filippetti, « Ils ont craché sur nos tombes », *Le Monde*, 1^{er} avril 2004

³¹ François Bon et Antoine Stéphani, *Billancourt*, Paris: Éditions Cercle d'art, 2003.

³² Martine Sonnet a déclaré à plusieurs reprises avoir eu envie d'écrire ce livre après les émeutes de 2005, qui ont révélé une transformation inquiétante des banlieues.

³³ Pour un élargissement de cette question à l'œuvre de François Bon (antérieur à 1998), voir Valéry Hugotte, « Écritures du tombeau, François Bon, *C'était toute une vie* » dans *Écritures contemporaines I : Mémoires du récit*, textes réunis par D. Viart, Minard, 1998.

auteurs a été exacerbée par le déplacement social, l'ascension scolaire, le passage d'un monde de taiseux à un monde de la parole : Ernaux, Destray³⁴, Filippetti disent avoir souffert de ce déclassé par le haut, d'une coupure, irrémédiable, d'avec leur milieu parental, entachée souvent d'un sentiment de honte ou de trahison.

Le devoir de mémoire s'impose d'autant plus qu'il concerne des gens de peu, des invisibles, dont toute la vie a été consacrée à un travail souvent méconnu, passé sous silence et aujourd'hui disparu. La description des forges de Renault dans des brochures promotionnelles ou des photographies évite de mentionner les hommes au travail comme si tout se fabriquait tout seul. Le livre se construit contre cette négation (Sonnet, 2008: 14). Comme l'écrit un peu naïvement, mais justement Levaray : « Tout le monde mérite un discours, d'avoir son nom dans une bibliothèque ou de figurer au Panthéon » (Levaray, 2007: 50)

Ma conclusion soulignera trois points :

1. Ces récits sont tous empreints d'une forme de piété filiale : les différends sont atténués, l'écriture les situe dans un passé révolu. Le fils ou la fille préfère célébrer la valeur du père, de la mère, insister sur les réussites de la transmission plutôt que sur ses échecs.

2. Ces récits participent, à leur manière, à une forme de patrimonialisation « livresque » du travail. Les usines de Renault-Billancourt, Moulinex à Caen, la mine et la sidérurgie Lorraine, les aciéries de Micheville, font partie de notre passé industriel tout proche et il convient de ne pas oublier les hommes et les femmes qui y ont travaillé.

3. Ils révèlent l'ampleur de la posture testimoniale dans la littérature contemporaine : ces fils et filles d'ouvrier sont témoins de leurs parents et témoins de la disparition d'un monde. Leurs récits proposent une vision crépusculaire du monde ouvrier, envisagé depuis sa fin : mort du père travailleur, anéantissement de toute reconnaissance sociale envers les ouvriers, fermeture puis destruction de lieux industriels prestigieux et symboliques, disparition des savoir-faire techniques ; les récits

³⁴ Jacques Destray, *La Vie d'une famille ouvrière, autobiographies*, Éditions du Seuil, 1971, voir préface, p. 10.

de filiation ouvrière entendent réhabiliter l'honneur ouvrier à travers la reconnaissance du travail des parents.

Bibliographie :

AVENAS, Denise (2003). *Réconciliation, Mountarem*, Montmélian: La Fontaine de Siloé.

BERGERON, Louis (1992). « L'âge industriel », *Les Lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre Nora, *Tome III. Les France, 3, De l'archive à l'emblème*, Paris: Gallimard.

BON, François (2001). *Mécanique*. Lagrasse: Verdier.

FILIPPETTI, Aurélie (2003). *Les Derniers jours de la classe ouvrière*. Paris: Stock, coll. « Le livre de poche ».

GAULÉJAC, Vincent de (1987), *La Névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*, avant-propos de Max Pagès, Paris: Hommes & Groupes éditeurs, coll. « Rencontres dialectiques ».

LEVARAY, Jean-Pierre (2007). *Du parti des myosotis*, préface de Nancy Huston, Montreuil: L'Insomniaque.

MAGLOIRE, Franck (2002). *Ouvrière : récit*, La Tour-d'Aigues: Ed. de l'Aube, coll. « Regards croisés. Mémoire de soi ».

MONJARET, Anne Monjaret (2005). « Quand les lieux de travail ferment... », *Ethnologie française* n° 4, vol. 35, pp. 581-592.

PICCAMIGLIO Robert (2003). *Bergame*, Monaco: Éditions du Rocher/Jean-Paul Bertrand.

Revue des Sciences Humaines n° 301 : *Transmissions et filiations*, sous la direction de Crystel Pinçonat et Carine Trevisan, janvier-mars 2011.

SONNET, Martine (2008). *Atelier 62*, Cognac: Le Temps qu'il fait.

STORTI, Martine (2008). *L'Arrivée de mon père en France*. Paris: Michel de Maule.

VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La Littérature française au présent*. Paris: Bordas.

VIART, Dominique (2009). « Le silence des pères au principe du récit de filiation », *Études françaises*, vol. 45, n° 3, Les Presses Universitaires de Montréal.